



Il a fêté ses quatre-vingt-neuf ans en novembre dernier. Il a débuté le judo il y a... soixante-dix ans et il enseigne toujours. Rencontre avec Christian Thabot, 6^e dan, professeur à la Française Athletic Club, dans le nord de Paris. Un défenseur du judo traditionnel qui l'a formé, qui grogne face à la discipline qu'il voit à la télé, et défie le temps pour le plaisir de pratiquer et de partager.

Propos recueillis par **Gaëtan Delafolie** | Photos : **Alexandre Lorenzo**

PARFUM DE SUEUR

Je suis né à Tours, en 1929, puis j'ai grandi à Paris. Durant la guerre, ma famille s'est réfugiée à Nantes pendant quatre ans. J'ai commencé le judo à mon retour à Paris, à dix-neuf ans. Je suis d'abord allé voir chez Roger Piquemal (*l'un des pionniers du judo en France, NDLR*), qui m'a accueilli en me disant « *On a des champions de ceci, des champions de cela* ». À l'entrée, il y avait un panneau de deux mètres de haut sur trois de large avec tous ses titres et ceux de son club. Cet esprit de clocher ne m'a pas plu du tout. J'ai essayé un autre club, qui ne m'a pas plu davantage, avant d'arriver rue Titon, dans le XI^e arrondissement. Je me rappelle très bien de l'odeur de transpiration qui flottait dans le dojo, ça m'a marqué. On sentait que les gars travaillaient, étaient dans une quête de quelque chose, et j'ai tout de suite été séduit par cette ambiance. Pour le professeur, Maurice Philippe, la compétition était presque secondaire. Le plus important était la maîtrise technique et il fallait sans cesse répéter, répéter, répéter. Une quête de perfection, une école d'exigence.

LES DOJOS PLUTÔT QUE LES CUISINES

J'ai d'abord été assistant de mon professeur puis, un jour, il m'a demandé si je voulais prendre un club. La section judo d'*Air France* cherchait un enseignant. Je ne m'en sentais pas capable mais Monsieur Philippe m'a encouragé et j'ai commencé à donner des cours là-bas, en 1959. À mon arrivée, j'ai mis tous les élèves en ligne pour les affronter un par un. Il fallait tous les marquer, c'était la coutume de l'époque, une manière de se dire bonjour et de se faire respecter. J'ai marqué tous mes points et les gars m'ont accepté. Je travaillais alors comme mécanicien-outilleur, rue Oberkampf. À force de demander à mon patron si je pouvais partir une heure plus tôt pour aller donner mes cours, il a fini par me mettre à la porte (*rires*). En plus d'*Air France*, j'ai commencé à enseigner à Voltaire (*l'ex-club Titon*), puis dans d'autres clubs en région parisienne. Mes parents, qui tenaient un café-restaurant, me soutenaient et m'ont poussé à faire ce qui me plaisait. Je n'étais pas déclaré, mais je vivais plutôt bien. Si j'ai été tenté de reprendre le restaurant de mes parents ? Je ne sais pas cuisiner ! (*rires*) À part des boîtes de sardines et parfois quelques tomates farcies, il ne faut pas trop m'en demander. Il n'y avait que le judo qui comptait.

DES MOMIES !

Le judo de l'époque, c'était quelque chose : il y avait (*Henri*) Courtine, (*Jacques*) Belaud... tout un tas de gars qui pratiquaient avec souplesse et technique. Même (*Bernard*) Pariset, qui combattait quand même en force, savait faire du judo. Aujourd'hui, ce que l'on voit à la télé, ce n'est plus du judo, c'est du pugilat ! J'ai regardé les derniers championnats du monde : ils ont tous des pansements aux doigts, des bandages aux mains, aux chevilles... ils sont blessés de partout ! On dit aux parents : « *Donnez-nous vos enfants, on va en faire des athlètes* ». Bah oui, tu vas voir, on en fait des momies ! Les batailles de kumikata sont interminables, ils s'accrochent les mains, les doigts... Ils tirent comme des bêtes et engagent n'importe comment, sans point d'appui. Du coup, ils se font contrer la plupart du temps. Ça ne se faisait pas à mon époque. Ce que j'enseigne, c'est qu'il faut travailler avec les poignets, en ayant de solides points d'appuis (*il empoigne son interlocuteur pour lui montrer la saisie*). Idem pour les katas. Ça fait longtemps que je ne suis plus d'accord avec la façon dont ils sont enseignés. Le kata doit expliquer ce qu'est le mouvement, incarner la vérité et être tourné vers l'efficacité. Uke ne doit chuter que si Tori réalise le mouvement parfaitement, alors qu'aujourd'hui il tombe même si la prise n'est pas bien réalisée. C'est triste, parce qu'on perd le sens.

L'HÉRITAGE DE MICHIGAMI

J'ai aussi été l'élève de Haku Michigami. Il avait son club à Bordeaux, mais il venait à Paris une fois par semaine. C'était un ponte d'une grande gentillesse, quelqu'un d'exceptionnel. Quand je l'ai vu, je me suis tout de suite reconnu dans son travail. Il pratiquait un judo tout en souplesse, jamais en force... il fallait le voir ! Dans son enseignement, il était aussi très pédagogue. Malgré son statut, il n'était pas du genre à imposer une vision. J'aimais cet échange, cette façon d'envisager l'enseignement. C'est d'ailleurs la manière que j'ai choisie pour transmettre. Si un ceinture noire vient me dire qu'il n'est pas d'accord, j'essaie de comprendre sa position. Et parfois – souvent même – il a raison et j'ai appris. Michigami possédait cette sensibilité. Si, à l'entraînement, quelqu'un parvient à m'esquiver, à bloquer mon mouvement, alors "toc", j'ai une petite machine qui se met en route dans ma tête.

J'y pense en m'endormant, et je reviens le cours suivant en ayant trouvé la solution.

« JE N'AI JAMAIS
ENVISAGÉ DE FAIRE
UNE PAUSE. LE JUDO,
C'EST TOUTE MA VIE :
SI JE M'ARRÊTE, C'EST
LA PETITE BOÎTE »

L'AMOUR DE L'ENSEIGNEMENT

J'ai commencé à enseigner ici (*à l'Athletic*) dans les années 1950... Le lieu a changé mais pas moi, je suis toujours là. Je n'ai jamais envisagé de faire une pause. Le judo, c'est toute ma vie : si je m'arrête, c'est la petite boîte. Alors, trois-quatre fois par semaine, je prends la voiture et je fais les cinquante kilomètres entre chez moi, à Anserville, dans l'Oise, et ici. Je vis seul et, à part m'occuper de mon chien, qu'est-ce que je vais faire là-bas ? Je prends toujours autant de plaisir à voir mes élèves travailler, je me sens en osmose avec eux. À quatre-vingt-neuf ans, forcément je fais moins de démonstrations, mais je suis toujours en judogi sur le tapis. Et puis Yves (*Cappelleire, le président du club*) est là pour me seconder. Quand je vois quelque chose qui ne me plaît pas, je lui dis discrètement que je ne suis pas d'accord (*rires*). La fédération m'a toujours refusé le septième dan (*il est sixième depuis 1981*), sans doute parce qu'on n'aimait pas les articles que j'ai écrits sur ma vision du kata. Mais ce n'est pas important. Si demain je deviens septième ou huitième dan, je n'en connaîtrais pas davantage. Ça ferait surtout plaisir à mes élèves. Et ça nous permettrait de prendre un pot (*rires*). Parce que la vie, c'est ça : le partage. ■